NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

101 N° 1 1979

La «nouvelle philosophie»: passé et/ou avenir?

Pierre-Philippe DRUET (P.-Ph.)

p. 55 - 65

https://www.nrt.be/it/articoli/la-nouvelle-philosophie-passe-et-ou-avenir-1025

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La « nouvelle philosophie » : passé et/ou avenir ?

Leben ist ganz eigentlich Nicht-Philosophieren ;
Philosophieren ist ganz eigentlich Nicht-Leben.
FICHTE

La « nouvelle philosophie » a-t-elle vécu, deux ans seulement après sa naissance officielle [1] ? A-t-elle cessé d'être nouvelle et, de ce chef, d'intéresser les *media* ? A-t-elle présumé de ses forces et s'est-elle épuisée en une débauche d'efforts prématurés ? Toutes ces questions se posent aujourd'hui sans équivoque. Car après deux années de logorrhée sur le sujet, donnant lieu à maints articles, aussi bien dans *Esprit* [2] que dans *L'Echo des savanes,* la grande presse et les organes spécialisés semblent frappés soudain d'un mutisme complet. Dans *Le Nouvel Observateur,* par exemple, la tribune permanente où s'exprimaient entre autres Foucault, Morin, Julliard et Poulantzas a fait place à de rares allusions aux démêlés de Glucksmann avec la police brésilienne ou aux états d'âme de B.-H. Lévy lors de la « Coupe du Monde » de football [2bis].

Pourquoi cette évolution digne du plus beau des feux de paille ? Les détracteurs du mouvement auraient-ils raison ? En première analyse, nous ne pouvons répondre qu'affirmativement. Il semble que Deleuze, Roy, Aubral et Delcourt [3] avaient percé à jour la nature véritable du phénomène, « vente-réclame-de-promotion de la mode d'été pseudo-philosophique » [4]. Tout se passe comme si,

---

1. En juin 1976, dans un dossier des *Nouvelles Littéraires* signé B.-H. LÉVY.

2. Voir dans *Esprit,* nouv. série 1, n° 12 (déc. 1977), O. MONGIN, *D'une Vulgate à l'autre.* A propos de la nouvelle philosophie, 62-78 ; G. COQ, *Le témoignage d'un bouleversement,* 79-82. Nous renvoyons aussi à nos propres articles sur les aspects politiques et « religieux » du mouvement, respectivement dans *La Revue Nouvelle* 66, n° 10 (oct. 1977), *La nouvelle philosophie : le Goulag ?... première à gauche !,* 369-377 ; et dans *Communio* 3, n° 2 (mars 1978), *Entretien avec Maurice Clavel,* 84-89 ; *Les « nouveaux philosophes » : inspiration ou aspiration religieuse ?,* 89-95. On trouvera là d'autres données historiques, doctrinales et bibliographiques.

2bis. Entre la rédaction et la publication du présent article l'ensemble de la polémique a été réuni en un volume : S. BOUSCASSE et D. BOURGEOIS, *Faut-il brûler les nouveaux philosophes ?,* Paris, Nouvelles Editions Oswald, 1978.

3. F. AUBRAL et X. DELCOURT, *Contre la nouvelle philosophie,* Paris, Gallimard, 1977.

4. C. ROY, dans *Le Nouvel Observateur,* n° 662, 53.

de fait, ce « mouvement philosophique » n'était né que de l'ambition de quelques-uns, voire de quelqu'un (B.-H. Lévy) [5] ; n'avait dû sa notoriété qu'à une campagne publicitaire sans précédent ; n'avait duré quelque temps qu'à la faveur des polémiques politiques autour des élections législatives françaises ; n'avait reçu des appuis financiers et politiques que du fait de son anti-marxisme militant. Selon cette analyse, le « produit » serait aujourd'hui « usé » par sa « surconsommation » et, passée la fièvre électorale, chacun retrouverait un regard froid pour juger à sa juste valeur (nulle) ce *gadget* intellectuel superfétatoire, ce brouillard d'idées qu'on avait pris à tort pour un nouveau monde spirituel.

Mais d'autres voix se font entendre, qui décryptent différemment la situation nouvelle. Pour Maurice Clavel [6], par exemple, la « nouvelle philosophie » représente le contrecoup intellectuel de l'ébranlement de mai 1968, ou, du moins, ses premiers linéaments. Elle traduit le rejet d'un monde hyper-technicisé qui a vendu son âme au Diable de la Science et particulièrement de la Science politique par excellence, le marxisme. Dès lors, quelque maladroits que soient ses premiers pas, elle compte déjà une victoire à son actif, celle d'avoir renvoyé dos à dos, au premier tour des élections législatives, une Droite technocratique et une Gauche « stalinisante » également désavouées. Sans doute les « nouveaux philosophes » ont-ils jeté très vite toutes leurs forces dans cette bataille. Mais l'enjeu en valait la peine et, aujourd'hui, des renforts s'annoncent pour la reconquête, pour la reconstruction. « Les nouveaux philosophes, dans la mesure où ils sont mes copains d'action de 68, ce sont ceux pour qui l'espoir est l'espoir véritable, c'est-à-dire l'au-delà du désespoir... Ce sont les gars qui ont vécu la déchirure flamboyante et tragique de mai 68 et ses suites, que j'appellerais « néo-culturelles » en référence à Foucault [7]. »

Un tel débat n'est rien moins qu'académique ou « archéologique ». L'extraordinaire audience de la « nouvelle philosophie » donne, en effet, beaucoup à penser. De deux choses l'une : ou bien le mouvement était une géniale opération de *marketing* ; ou bien il a exprimé à sa façon quelque chose qui touche en nos contemporains des zones très profondes. Pour un philosophe, l'alternative doit être tranchée, dès lors que la seconde possibilité n'est pas purement formelle. Si, à travers ses faux pas et ses rodomontades,

---

5. C'est l'accusation centrale du pamphlet d'Aubral et Delcourt.

6. Voir *Entretien avec Maurice Clavel* (cité *supra*, note 2), 84-89 ; et *Les dieux dans la cuisine*, Paris, Aubier, 1978, p. 172 ss. Les divergences d'interprétation sont illustrées également par le numéro d'*Esprit* cité *supra*, note 2.

7. M. CLAVEL, dans *Entretien*... (cité *supra*, note 2), 86.

la « nouvelle philosophie » a parlé aux hommes, ne serait-ce pas qu'elle traduit des problèmes et des aspirations dont il serait urgent que la philosophie, même « classique », s'occupe ?

Mais, avant d'affronter cette question, nous devons ramener le phénomène à ses justes proportions. Les « nouveaux philosophes » d'abord. Personne ne sait au juste combien ils sont, ni qui doit être considéré comme tel. Sur la base d'un groupe réuni autour de Clavel [8] et qui comprenait notamment Gluksmann, Jambet et Lardreau (mais aussi Pierre Victor et Alain Geismar par exemple), d'autres sont venus se greffer, soit en vertu de solidarités de fait (J.-M. Benoist), soit en vertu de contingences matérielles (le fait de publier dans les mêmes collections chez Grasset), soit encore en vertu d'artifices littéraires ou polémiques, dus aussi bien à B.-H. Lévy cherchant à « étoffer » le mouvement [9] qu'à ses adversaires soucieux de constituer un amalgame adéquatement vulnérable (le cas de J.-P. Dollé). Mais cette confusion « pointe », comme diraient les « nouveaux philosophes », une difficulté autrement importante. A savoir : s'il est aussi malaisé de délimiter le groupe des « nouveaux philosophes », c'est qu'entre eux ne règne aucune unité doctrinale. A moins qu'il suffise de partager l'anti-marxisme et la référence à Lacan, de croire à la métaphysique et à la morale, pour constituer une école au sens propre. Pour nous, le concept de « nouveaux philosophes » ne tient donc qu'employé de manière purement nominaliste.

La « nouvelle philosophie » ensuite. Ceux qui ont cru assister à la naissance d'*une-nouvelle-philosophie* se sont totalement mépris. Premièrement, elle n'est pas une, comme nous venons de le dire : les penseurs en question sont, selon les cas, lacaniens, nietzschéens, schopenhauériens, chrétiens ou le tout à la fois ; ils tiennent sur les mêmes sujets des thèses parfaitement contradictoires (par exemple Clavel et Benoist sur Platon, Jambet et Guérin sur « le Maître ») ; et, en deux ans, cette école a déjà produit *plusieurs* « métaphysiques nouvelles » irréconciliables. Deuxièmement, cette pensée n'est nouvelle que pour les besoins de la cause, en l'occurrence sa promotion publicitaire : son thème principal, le Pouvoir, est étudié par la philosophie depuis ses origines et systématiquement depuis la Renaissance ; ses références, de Platon à Lacan, sont traditionnelles (au point que le *Magazine Littéraire* la présente comme l'abou-

8. *Ibid.*, 88.

9. Une opération de ce genre est menée de main de maître dans le numéro spécial du *Magazine Littéraire* consacré à « Vingt ans de philosophie en France » (sept. 1977). Ce dossier est repris dans *Les dieux dans la cuisine*, cité *supra*, note 6.

tissement de « vingt ans de philosophie française ») ; ses principales caractéristiques (anti-dogmatisme, anti-scientisme, irrationalisme, manichéisme, etc.) se retrouvent périodiquement dans l'histoire de la philosophie. « Déferlement de l'irrationalisme moderne, dont le néo-spiritualisme n'est qu'une variante . . ., dit Poulantzas, cette philosophie est sans doute moins nouvelle que ne le décrète le provincialisme intellectuel parisien [10]. » Troisièmement, il n'est pas évident que les « nouveaux philosophes » fassent de la philosophie [11]. Et ceci non pas en vertu d'une définition *a priori*, « idéaliste », que nous leur imposerions ; mais en vertu de leur intention même qui est de contester la rationalité classique et son plus beau fleuron, la philosophie comme système. « *Toute* philosophie est une métaphysique aux postulats inavoués et arbitraires, bref une foi, une foi fausse et honteuse [12]. » Quand Glucksmann et Clavel condamnent la philosophie du XIXe siècle, l'un pour totalitarisme résultant de l'alliance raison-pouvoir, l'autre pour barbarie résultant d'une révolte de la Raison contre Dieu, sans doute *pensent*-ils, sans doute font-ils appel à la raison. Mais comment dire qu'ils philosophent sans les faire tomber sous leurs propres coups ? Et sans les faire s'excommunier l'un l'autre ?

La « nouvelle philosophie », au terme de ces considérations, perd heureusement de son caractère sensationnel. La réalité des faits est celle-ci : récemment, certains intellectuels français se sont fait remarquer en publiant des ouvrages jugés ulta-contestataires, pavés dans la mare des idées reçues. Mais contestataires de quoi et au nom de quoi ?

Ce double problème demande un exposé synthétique. Celui-ci nous imposera de gommer certaines nuances et de créer l'apparence d'une unité doctrinale qui n'existe pas comme telle. Le lecteur voudra bien garder à l'esprit le souvenir de cet artifice méthodologique.

Les « nouveaux philosophes » sont des penseurs déçus dans leur amour de la philosophie et de la révolution. Ils ont cru à celle-ci comme à « quelque chose qui serait la radicalité, quelque chose d'éperdu » [13]. Plus jeunes, ils ont jugé (ou cru) que la justice et la liberté, leur souci primordial, pouvaient être réalisées concrètement en fonction d'une théorie philosophico-scientifique, le marxisme. Pour eux, une révolution « à la Marx » était le point où théorie

10. Dans *Le Nouvel Observateur*, n° 665, 41.
11. Voir le bel article de L. SCIASCIA, *Le prurit sous la peau de l'histoire*, dans *Le Matin de Paris*, 27 janv. 1978.
12. M. CLAVEL, *Ce que je crois*, Paris, Grasset, 1975, p. 36.
13. Voir J. PAUGAM, *Génération perdue*, Paris, Laffont, 1977, p. 24.

et pratique confluaient, la véritable théorie éclairant une action d'où naîtrait la justice. Cette conviction, profondément ancrée dans l'existentiel [14], n'a pas survécu aux chocs répétés de l'Histoire. A Prague comme à Paris, 68 a sonné le glas de bien des espérances. Et Soljenitsyne est venu révéler la vraie nature du « modèle soviétique ». C'est pourquoi, dans l'alternative : « socialisme ou barbarie », il a fallu biffer le premier terme, le désespoir au cœur.

Jusque-là, animés de leur foi marxiste, certains « nouveaux philosophes » étaient des doctrinaires ultra-dogmatiques. Privés de toute solution alternative, ils vont devenir les analystes passionnés de leur désastre intellectuel, conséquence du désastre historique en quoi s'opère la réalisation du marxisme. Ce qui fera dire à C. Roy : « Il me semble que le parti communiste et les « nouveaux philosophes » ont, malgré quelques divergences, un point commun essentiel : cette conjonction de la mauvaise mémoire et de la bonne conscience qui donne à l'amnésie une si belle arrogance dogmatique, sans garantir contre les rechutes dans les délires chauds des idéologies froides [15]. » La coupable sera rapidement identifiée, arrêtée, jugée et condamnée : c'est la Raison. En effet, si le marxisme paraît porteur du salut de l'humanité, c'est bien parce qu'il s'érige — contre les idéologies — en *science* de l'histoire et de l'action politique. Sans doute l'univers capitaliste se réclame-t-il du même garant dans sa forme technocratique. Mais enfin, au temps des illusions, il y avait science et Science, la pseudo-science de l'économie politique libérale et la science prolétarienne authentique. Aujourd'hui que le marxisme s'est « affaissé », le doute n'est plus possible : ce qui était dénoncé comme la source de l'inhumanité capitaliste est aussi la source de la barbarie marxiste. Coupable dans la science, la raison l'est aussi dans la philosophie. « La Raison, c'est le totalitarisme [16]. » La « lumière » et la clarté sont le milieu naturel du pouvoir et du fascisme, tandis que l'« obscurité » est le milieu de la liberté, de la révolte, du Désir, de l'authentique.

Nul doute n'est possible sur le caractère fondateur de ce diagnostic. Celui-ci était déjà présent dans l'anti-scientisme que Lardreau développait dans *Le Singe d'or*, procéder contre la science à défaut de pouvoir procéder sans elle, et qui lui valait les réserves de Châtelet. Nous le retrouvons sous la plume de Dollé qui voit dans le « stalinisme » la « vérité de la visée totalitaire de la vérité » propre aux sciences. Pour Ph. Némo [17], la position « struc-

14. *Ibid.*, p. 53.
15. Dans *Le Monde*, 25 nov. 1977.
16. B.-H. Lévy, dans *Le Matin de Paris*, 27 mai 1977.

turale » de l'Universitaire est une position perverse. Pour J.-M. Benoist [18], Socrate instaure déjà une « tyrannie du Logos ». C'est aussi ce qu'exprime à merveille la solution apportée par les auteurs de *L'Ange*, à savoir *parier* : « Faire la bête, refuser, nier, nier que cela soit cela, c'est bien alors faire l'Ange [19]. » Mais le refus le plus clair se trouve chez Clavel [20]. Ce dernier envoie au diable, au sens strict, la philosophie comme « métaphysique aux postulats inavoués et arbitraires, ... *foi* fausse et honteuse » et la science « tout entière entre l'impensé de l'espace-temps et l'inconnaissable de l'Etre ».

Cette problématique est évidemment reliée au thème central de la « nouvelle philosophie », celui du Pouvoir, dont on a pu dire qu'il jouait en elle le rôle du Mal radical. « Pourquoi les peuples qui cherchent leur bonheur dans la voie politique en viennent-ils toujours à faire leur propre malheur ? » Ou encore plus affirmativement : « Au commencement... était l'Etat ; et c'est pourquoi le rêve de changer le monde n'a jamais pesé bien lourd face à la pesante vérité de ce qu'il faut bien appeler le *Mal radical* [21]. » En usant d'un mode de raisonnement cher aux « nouveaux philosophes », on pourrait résumer ainsi leur démarche : savoir, c'est pouvoir ; le savoir absolu, c'est le pouvoir absolu ; le pouvoir absolu, c'est la barbarie ; donc... Des divergences notables apparaissent cependant sur les causes de cette collusion entre la Raison et le Maître, qui est « l'autre nom du monde » [22]. Les explications vont d'affirmations ontologiques sur la nature de la Raison à des hypothèses historiques sur le rôle du platonisme ou de la rencontre entre la philosophie post-kantienne et la Révolution française (Doctrine des Droits de l'Homme). Mais l'impression qui se dégage de la lecture des « nouveaux philosophes » est que le sens des nuances ne les muselle pas et qu'ils ne sont pas loin d'admettre confusément cette idée : la Raison est nécessairement dogmatique et systématique ; son entrée en politique ne peut donc donner lieu qu'au totalitarisme. Pour Lévy, « l'*Histoire* n'est jamais qu'un *Discours*, un *discours* du *pouvoir* et un *pouvoir* du *discours* » [23].

Contrairement aux pieuses illusions de l'*Aufklärung*, la Raison ne peut donc rien contre l'oppression. Mais que faire alors ? Quelle arme brandir contre le Maître ? Presque unanimement, les « nouveaux philosophes » répondent : la foi. « Donc, aujourd'hui, Dieu

18. J.-M. Benoist, *Tyrannie du Logos*, Paris, Editions de Minuit, 1975.
19. C. Jambet et G. Lardreau, *L'Ange*, Paris, Grasset, 1978, p. 63.
20. Voir *Ce que je crois*, p. 36 et 42.
21. B.-H. Lévy, *La barbarie à visage humain*, Paris, Grasset, 1977, p. 82.
22. *Ibid.*, p. 27 ss, 45 ss.
23. O. Mongin, *D'une Vulgate à l'autre* (cité *supra*, note 2), 67.

ou rien. Au choix. La Foi, la Foi seule, garantit à l'homme ce que science et philosophie contemporaines ne peuvent plus lui assurer ou lui refusent : son existence . . . » [24], déclare Clavel du point de vue chrétien. Pour les métaphysiciens de *L'Ange*, il faut parier, postuler cette réalité autre, vide et transcendante : « de postuler l'Ange en un autre présent, si je n'annonce rien, je peux du moins faire le vide pour ce que je n'annonce pas, et qui vient [25]. » Quant à B.-H. Lévy, il voit dans l'intellectuel antibarbare un métaphysicien (au sens de *L'Ange*), un artiste (ce qui rejoint les conclusions de Dollé) et un moraliste pratiquant « un libertinage austère pour temps de catastrophe » [26]. De cet acte de foi résultera une action salvatrice consistant à « se rattacher à l'histoire du Rebelle » contre le Maître (concept de « révolution culturelle » dans *L'Ange)*, à s'associer à la résistance plébéienne (Glucksmann), à adopter la position structurale du Maître (*sic*, mais au sens lacanien, chez Némo) ou seulement à retarder l'avènement inéluctable des « princes rouges » et de la barbarie (Lévy).

En résumé : partant de la politique, les « nouveaux philosophes » récusent la possibilité de celle-ci comme science, étendent leur analyse à la Rationalité comme telle, concluent au caractère totalitaire de la Raison quand elle se veut système, limitent ainsi la validité de tout discours théorique et reviennent à l'action, spécialement à l'action politique, pour l'enraciner en dernière analyse non dans des thèses théoriques mais dans des options, dans une foi pratique ou religieuse.

Cette position (artificiellement unifiée, rappelons-le), les « nouveaux philosophes » la mettent en œuvre d'une manière parfois cohérente (nous parlons ici de la cohérence qui se tire de leur option même). Parfois leurs moyens sont appropriés au but et la contestation de la Rationalité perverse n'use pas des méthodes propres à cette Rationalité contestée : ainsi quand Lévy rejette superbement le reproche de n'avoir pas tout lu ou décide de parler à l'impératif ; quand Glucksmann compose un livre qui viole toutes les règles universitaires et déclare parler « dans la fumée des charniers » ; quand Clavel dédie un volumineux essai philosophique « aux humbles et aux petits » ; quand les auteurs de *L'Ange* refusent en pratique le critère de cohérence et de non-contradiction de la philosophie classique ; quand le « je » existen-

24. M. CLAVEL, *Dieu est Dieu, nom de Dieu !*, coll. *Livre de poche*, Paris, Grasset, 1976, p. 80.
25. C. JAMBET et G. LARDREAU, *op. cit.*, p. 57.
26. B.-H. LÉVY, *op. cit.*, p. 223-225.

tiel et même psychologique fait irruption dans des textes souvent neutralisés par le « nous » dit « de modestie ». « L'éclat des « Maîtres penseurs », sa beauté, ses emportements, ses nuées et ses rires n'y sont pas des effets d'humeur. Mais de nécessité, Glucksmann veut se battre à mains nues : non pas réfuter une pensée par une autre . . ., mais la placer face à face avec le réel qui la mine, lui mettre le nez dans le sang qu'elle réprouve, absout et justifie. Il s'agit pour lui de plaquer sur des idées les têtes de mort qui leur ressemblent [27]. » Mais, à côté de cela, que de timidités, de reculs et de concessions à cette Rationalité platonicienne vilipendée par ailleurs ! Si la Raison est totalitaire, si la Foi seule peut nous sauver, pourquoi proposer de « nouvelles métaphysiques » et de « nouvelles théories politiques » ? Pourquoi mener le lecteur à la nécessité du pari par un exposé ultra-dogmatique et usant des procédés d'argumentation les plus traditionnels ? Pourquoi condamner la Raison et sauver la philosophie ou certains philosophes ? Pourquoi rejeter le marxisme comme savoir absolu pour accorder aussitôt ce statut au lacanisme ? En tout état de cause, la « nouvelle philosophie » ne paraît pas avoir les moyens de ses ambitions : c'est une entreprise courageuse et bien inspirée qui avorte à moitié, dès le départ, faute de radicalité.

Nous devons, sans nul doute, mettre en cause la rationalité classique issue du platonisme, comme l'idéal politique que nous a légué la démocratie athénienne. Cette contestation salubre n'est d'ailleurs pas neuve : elle est le sens profond de l'œuvre des sceptiques et de la première *Critique de la raison pure ;* elle anime des pensées comme celles d'Axelos ou de Foucault ; elle se traduit dans l'épistémologie « sociale » des anglo-saxons. Il est vrai que la raison s'est prise elle-même comme son propre but, que ses lois sont devenues pour elle les lois de la réalité. Il est vrai que le savoir absolu est la logique même de l'entreprise platonicienne. Il est vrai que le rôle autrefois dévolu à la théologie, puis à la philosophie, est aujourd'hui confié aux « sciences » et qu'il en résulte une fascination redoutable pour l'entreprise scientifique, quand ce n'est pas pour la technique. Ce que Châtelet appelle le« règne des brutes outrecuidantes ».

Le savoir absolu, le discours « légitimant intégralement légitimé », n'existe pas. Comme les philosophes classiques l'ont d'ailleurs perçu, ce savoir suppose un point de départ absolu, une proposition absolument évidente, qui exprime un « *index sui* ». Or l'histoire de

27. M. Foucault, dans *Le Nouvel Observateur*, n° 652, 85.

la philosophie démontre à suffisance que rien de tel n'est accessible à l'homme. Rien, dans l'ordre de la raison naturelle, ne peut constituer le point d'ancrage absolu permettant le développement de *la* rationalité dont seraient justiciables toutes démarches théoriques. Nous ne disposons que de points d'ancrage relatifs, donnant lieu à des rationalités partielles, cohérentes seulement par rapport à ces axiomes. Mais quelque généraux que soient ceux-ci, jamais ils ne pourront être derniers, ni surtout cesser d'être des axiomes. La science de la science est encore une science, plus universelle sans doute, mais non instance ultime du savoir. Nos discours sont des cités lacustres construites sur l'océan des actions et leurs pilotis sont des options plongeant au cœur de la *praxis*.

A rappeler vigoureusement l'insuffisance et l'incomplétude radicales et forcées de toute théorie, les « nouveaux philosophes » accomplissent une œuvre utile. Ils brisent une idole, dégonflent une baudruche, qui porte une lourde responsabilité dans les malheurs présents des hommes. Nul doute, en effet, que la prétention insensée au savoir absolu (philosophique, scientifique, psychanalytique) peut être corrélée avec les pires excès de la société de masse, si bien dénoncés par B. Bettelheim [28]. Et si la fondation morale — plutôt que technicienne — de la politique a parfois été invoquée pour légitimer d'odieuses dictatures, elle n'en reste pas moins la seule source possible d'une pratique politique juste.

Mais aussi que de vague, de disparate et d'approximations dans cette dénonciation ! Et tout d'abord sur la notion même de raison. S'il est exact que l'esprit de système et le dogmatisme rationaliste engendrent le totalitarisme politique et l'oppression des libertés humaines, ce n'est évidemment pas sans médiations et ce n'est pas le fait de « la Raison ». Qu'est-ce d'ailleurs que cette entité métaphysique ? A supposer qu'il existe *une* Raison (avec majuscule) et qu'elle soit « naturellement » viciée par l'esprit de système, toute production rationnelle s'en trouve discréditée, y compris la « nouvelle philosophie », « systématique du Discours qui reproduit magistralement les systèmes décriés » [29]. Tenue de manière cohérente, cette position impose le silence. Châtelet est bien plus mesuré lorsqu'il avance ces hypothèses de travail : « La Raison — *cette Raison-là,* installée sur le trépied de ces trois notions : le savoir universel (sinon absolu) est possible, la cause et la raison sont identifiables, les hommes sont réductibles à l'Homme — n'est-elle pas une invention contingente, historique, engendrée, dans des

28. Voir *Le cœur conscient,* Paris, Laffont, 1972. Repris dans *Livre de poche, « Pluriel ».*

29. O. MONGIN, *D'une Vulgate à l'autre,* 65.

circonstances, par la volonté (ou le désir) d'assurer la pérennité de l'organisation sociale ... par le moyen d'un certain type d'ordre, l'Ordre *un,* imposant l'unité à la multiplicité ? ... Cette institution n'a-t-elle pas eu à livrer un combat pour s'imposer contre d'autres manières de penser la réalité sociale, contre d'autres logiques : celle des Sophistes, celle des historiens ..., celle de la rhétorique politique, manières de penser tout aussi rationnelles [30] ? »

En fait, les « nouveaux philosophes » auraient dû rester attentifs au message de Kant, leur illustre devancier. Leur thèse sur le totalitarisme de la « raison » ne donne l'illusion de la vérité qu'à un public latin qui ignore la distinction entre *Verstand* et *Vernunft,* entre faculté des concepts et faculté des idées. Comme le notent les commentateurs allemands, pareille ignorance conduit à une massification de la critique, qui est aussi sa ruine. A confondre raison et entendement, nos jeunes penseurs accomplissent des sauts injustifiés de la science à la philosophie, à la théologie et même à toute pensée, sans voir que du même coup leur vif souci moral se condamne à la cécité, c'est-à-dire à l'activisme ou à l'indifférentisme. En réalité, les errements de la théorie émanent précisément de ce que la philosophie a *cessé* d'être *rati*onnelle et *raison*nable pour sombrer dans la fascination du concept et de l'inférence technicienne. La philosophie, au moins comme pensée rationnelle critique, sort intacte de la critique radicale de la rationalité classique. Clavel le pressent quand il oppose à la « philosophie » inauthentique la saine critique kantienne.

D'ignorer ces nuances, les « nouveaux philosophes » s'enfoncent dans l'incohérence et la contradiction interne. Comme nous l'avons montré ailleurs [31], en étendant abusivement leur dénonciation, ils se condamnent au fidéisme pur. Mais refusant le risque de celui-ci, ils l'entourent d'un corps de doctrine métaphysique qui, *in actu,* se nie lui-même. Ce qui explique que leur pensée ait pu être attaquée de toutes parts. N'est-il pas incroyable de trouver au centre des « nouvelles philosophies » le schéma sotériologique (chute, médiateur, salut) qui, laïcisé, constitue l'ossature de la philosophie marxiste (!) de l'histoire ? Le moindre paradoxe de la « nouvelle philosophie » n'est pas celui dans lequel la lutte contre le marxisme passe par une métaphysique apocalyptique de l'Histoire, qui dicte à tous le sens de leur vie [32].

30. Voir *Chronique des idées perdues,* Paris, Stock, 1977, p. 188 s.
31. Voir notre article *Les « nouveaux philosophes »* ... (cité *supra,* note 2).
32. Voir Fr. CHÂTELET, *op. cit.* (*supra,* note 30), p. 185 ; et O. MONGIN, *D'une Vulgate à l'autre,* 64 et 67.

Concluons. Le dit essentiel des « nouveaux philosophes » ne peut en aucun cas passer pour une nouvelle philosophie. Ni en vertu des critères mêmes de ces jeunes penseurs, ni en vertu de l'analyse différente que nous avons proposée. Mais ce dit s'annonce décisif tant dans le champ philosophique qu'au plan existentiel (ou empirique). C'est pourquoi il a été entendu — et de quelle manière ! — bien au-delà des cercles étroits où retentit d'ordinaire le discours philosophique. Et si ces derniers ont rejeté le message avec tant de violence, c'est probablement — en dernière instance — parce qu'il perturbait des sommeils dogmatiques ou académiques et réaffirmait avec fraîcheur le droit à la création philosophique, contre la pratique universitaire de l'archéologie des systèmes et la capitulation présente de la philosophie devant les sciences humaines. Toutefois, nous devons admettre aussi que les « nouveaux philosophes » ont fait la partie trop belle à leurs adversaires. « Ces contre-Discours ne sont que les miroirs des Vulgates qu'ils critiquent, ce sont des *pensées du contre* parfaitement systématiques [33]. » En toute sérénité, ils ont utilisé les méthodes dont ils faisaient grief à la philosophie classique ; ils en ont usé maladroitement et, comme nous l'avons montré, de manière tout à fait inadéquate à leur intention ; ce qui ne les a pas empêchés de prétendre nouvelles ces méthodes traditionnelles, les estimant sans doute purifiées et donc renouvelées au feu de leur passion. En un mot, contrairement à ce qu'affirme Lévy [34], ce n'est pas toujours parce qu'elle « touche juste » que la « nouvelle philosophie » est soumise aux tirs croisés de l'*intelligentsia*.

Alors, feu de paille publicitaire ou linéaments d'une nouvelle culture ? Ni l'un, ni l'autre. Mais l'irruption en philosophie d'une aspiration profonde trop longtemps refoulée, le rappel de quelques vérités qu'il ne fait pas bon dire et un appel pressant à la philosophie pour qu'elle redevienne raison-nable et serve les hommes. Tout cela dans une gangue déplaisante d'artifices intellectuels, polémiques et commerciaux. Rien de nouveau donc sous le soleil de la philosophie, mais une tâche urgente pour tous les philosophes : penser, penser vraiment, ce qui vient de nous être crié à la face. Non pour le réduire, non pour le déduire. Pour penser enfin ce que nous ne pensons que du lieu de notre foi.

B 5000 Namur
rue Grafé, 4

P.-Ph. DRUET
Professeur aux Facultés Universitaires
Notre-Dame de la Paix

33. O. MONGIN, *ibid.*, 77.
34. Dans *Le Nouvel Observateur*, n° 659, 40-41.